

La « dé-connaissance » :

le nouveau virus culturel mondial et la mission des sciences humaines et sociales

par Robert Belot, Université Jean Monnet (Lyon-Saint-Etienne, France), Chaire européenne Jean Monnet

chairejmeupopa@univ-st-etienne.fr

Written for The World Logic Day and europeanhumanities2021

Les historiens de demain pourront qualifier notre paradoxale époque comme celle qui a tant bénéficié du progrès techno-scientifique mais qui l'a tant mis en cause. L'heure est à la suspicion générale jetée contre les instances, les acteurs et les progrès de la science. La pandémie de la Covid 19 illustre parfaitement ce phénomène. La montée en puissance d'un moralisme contaminée par les crispations religieuses et identitaires, s'alliant avec une sorte de populisme de la pensée, est une des causes de ce procès fait au progrès, à la raison, au rationalisme. Le nouveau système de communication engendré par les réseaux dits « sociaux » accentue ce phénomène, en donnant audience aux théories conspirationnistes et aux thèses et foutaises qui s'épanouissent dans le déni de la logique et de la raison. Le problème nouveau, aujourd'hui, est que l'attaque contre la raison, l'honnêteté et la science vient de haut. Le « trumpisme », le « bolsonarisme », l'« herdoganisme » ou l'« orbanisme » constituent une remise en cause radicale des Lumières qui ont été la source de l'humanisme et du progressisme. Etrange phénomène d'auto-cannibalisme où le pouvoir conteste le pouvoir. Le populisme et l'irrationalisme ont pris le pouvoir, menaçant le pacte démocratique, comme on l'a vu spectaculairement le 7 janvier 2021 au Capitole.

Ce sont les fondements de l'acte de connaissance qui sont attaqués. A la complexité, à l'honnêteté, à la preuve, au respect des sources, à la prudence, à la confrontation académique, au partage critique, qui sont au cœur de la démarche scientifique, l'opinion moyenne préfère la personnalisation, la simplification, la diffamation, le complot, bref tout ce qui tend à injurier la complexité que les sciences humaines ont pour mission de rechercher. Ce processus que j'appellerais de « dé-connaissance » a pour origine la crédulité et l'inculture.

Les temps présents semblent notamment envahis par la critique de la raison technique, où la « misotechnie » est devenue la forme moderne de la « misologie ». Une immense crédulité accueille les pseudo-théories qui oscillent entre délires et biais cognitifs. Les acquis de la science sont remis en cause sur des bases non-scientifiques. La connaissance est remise au profit des croyances. La logique est la grande victime de cette haine de la raison. A la distance qu'elle impose entre nous et la connaissance du réel, nos contemporains semblent préférer le mode de l'émotion et le règne de l'opinion. L'oubli de l'histoire du progrès et des conséquences tragiques où conduit la haine du progrès devrait nous interpeller.

L'historien que je suis est très inquiet de ce retour aux passions tristes qui rappellent de sombres époques, celles qui ont été marquées par les idéologies irrationnelles et liberticides du fascisme ou du nazisme. On assiste à un retour du « bestial », c'est-à-dire de l'instinctuel. Ce rapport à la raison et à la rationalité est incompatible avec les présupposés qui alimentent le procès en suspicion légitime du *logos* et d'une certaine intellectualité par où a pu se coaguler la fascination pour le fascisme que l'on trouve, par exemple, chez l'écrivain Louis-Ferdinand Céline. Les intellectuels qui ont été séduits par le fascisme l'ont été parce qu'ils y voyaient un écho à leur fantasme de l'homme « nouveau » post-démocratique : un individu plus corps qu'esprit, plus émotion que raison, en accord avec un monde où l'épique a détrôné l'éthique pour que l'individu puisse à se fondre dans l'irrationalité démiurgique et simplificatrice du mythe. Dans *Les Hommes et les Machines*, Nicolas Dodier a raison de repérer dans les avant-gardes d'après Première Guerre mondiale une « ligne de fracture » qui passe par le rapport à la technique ; il met en regard les partisans de « la rationalité » et de l'ordre (Le Corbusier et la revue *L'Esprit nouveau*), avec les promoteurs de « l'irrationnel » et du « vitalisme », parmi lesquels il range le « grand » écrivain Céline. Chez Céline, apôtre du nazisme, la mise en cause du rationalisme rejoint une anthropologie pessimiste, voire désespérée, toujours prompte à « dénoncer toutes les illusions de l'humanisme » et à se transmuter en antisémitisme délirant pour finalement revêtir une « chemise brune » : le « Progrès par la science » et les « doctrines humanitaires » ne seraient qu'un des « stratagèmes de la même grande entreprise juive ».

Au début de son règne, Hitler est mis en garde par un grand physicien allemand. Il lui conseille de ne pas sous-estimer les sciences et de ne point persécuter les savants « non aryens ». Hitler lui répond : « L'Allemagne peut bien vivre quelques années sans physiciens. » Cette anecdote est rapportée par le physicien juif-allemand Friedrich Dessauer, lui-même pourchassé par le régime nazi. Ce grand nom de la technique des rayons X et de leurs applications biologiques se préoccupa de trouver un accord entre les techniques modernes et l'humanisme, soucieux de montrer que les progrès de la science et de la technique sont « des biens réels pour l'humanité ». La préface du traducteur de son livre *L'Énergie atomique et ses applications*, publié en 1947, résume ainsi le projet du physicien : « La réconciliation de la civilisation technique moderne et de la culture européenne de tradition humaniste paraît une tâche urgente et nécessaire. » En France, comme en Occident, triomphe alors l'idée que le progrès moderne se fonde sur la science et la technique, lesquelles conduisent inévitablement au progrès social et moral.

Cette ambition domine la communauté des savants européens à la Libération, et l'opinion lui fait chorus. Les hommes de la Résistance européenne, où l'on compte beaucoup de savants, se sont engagés contre cette dégradation de la connaissance et de la raison, qui sont les deux mamelles de la logique et deux sources des Lumières. Il revient à l'historien des sciences et des techniques de rappeler qu'il fut un temps où la connaissance était promesse d'humanisme.

Cette « réconciliation » est au cœur de ce que je n'hésiterai pas à appeler une *épiphanie technoscientifique* qui fait époque. Il s'agit en effet d'une véritable croyance, mais d'une croyance en la raison et en la capacité de l'homme d'être un acteur du progrès au service du Bien commun, d'imaginer dans ses actes la promesse kantienne de l'universalité. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la puissance est perçue comme source, non pas d'auto-accroissement de la technique et de domination sur les individus, mais de libération de l'homme et de rationalisation du réel. Aujourd'hui, pour reprendre une formulation du philosophe Dominique Janicaud, on aurait plutôt tendance à y voir l'œuvre des « impérialistes de la rationalisation généralisée » présidant à un « renversement du rationnel en irrationnel » et débouchant sur « l'absurdité menaçante d'une apocalypse programmée ». Mais au sortir de la guerre, à l'exception de quelques voix qui ont peu de chances de se faire entendre, on imagine mal que la « positivité du rationnel » puisse s'abolir en s'absolutisant. Pour comprendre cette divinisation de la science et de la rationalité, il faut se souvenir que le nazisme a été une révolution culturelle et philosophique qui a sapé les bases de ce qui constituait l'hypostase des Lumières, à savoir le « projet métaphysico-scientifique » (Janicaud) de l'Occident, de Galilée à Descartes. Mes recherches initiales sur les intellectuels fascistes français m'ont permis de toucher du doigt cette régression dans l'irrationnel que constitue la contre-culture européenne incarnée par le nazisme, le fascisme et le « vichysme ». Les écrivains fascistes français, de Céline à Rebatet en passant par Barjavel, s'acharnent contre le 19^e siècle, qu'ils présentent comme le méprisable « siècle de raison ». La haine de l'*Aufklärung* s'y exprime à travers une volonté de transmutation du *logos* en *muthos* permettant l'épanouissement d'une domination qui n'a plus à se légitimer et aboutissant au pire. Le mépris d'Hitler pour les savants en est le symbole.

L'idéalisme scientiste qui resurgit en France à la Libération est, selon moi, une autre manière de résister aux idéologies crépusculaires et nihilistes qui ont mis l'Europe en situation de trahir ses valeurs au point de commettre un crime contre l'humanité. Cet idéalisme de la raison imprègne les textes programmatiques de la Résistance et constitue l'horizon philosophique des acteurs du renouveau de la science après la guerre, acteurs qui ont tous, à des degrés divers, participé au combat libérateur. La critique des Lumières que faisaient en 1947 Theodor W. Adorno et Max Horkheimer avait peu de chances d'être audible. Ces deux auteurs traquaient dans la raison un avatar de la volonté de puissance qui « détruirait l'humanisme qu'elle a rendu possible » : « La connaissance, qui est puissance, ne connaît aucune limite. » La domination de la « raison instrumentale » aurait conduit la science moderne à renoncer « à l'exigence plénière de la connaissance théorique au profit de l'utilité technique », commente Jürgen Habermas. Bien au contraire, les Français sont fascinés par le vertige de la connaissance que procure l'avènement du règne de la technique, et pour le potentiel de puissance et d'arraisonnement qu'il représente.

On l'a trop peu dit : la Libération de l'Europe du nazisme et du fascisme est aussi la libération de la science et la réconciliation avec l'idée de progrès. C'est à l'évidence une manière de renouer avec l'ambition émancipatrice de la culture républicaine, mais aussi une volonté de tourner la page de l'obscurantisme incarné par l'Europe antidémocratique. Le grand projet pédagogique-scientifique de la Libération, qui doit réconcilier la société française avec la science et les techniques, c'est *l'Encyclopédie de la renaissance française*. Imaginée par Paul Langevin, cette aventure est lancée spectaculairement le dimanche 10 juin 1945 au palais de Chaillot, par Henri Wallon, l'homme de la grande réforme de l'enseignement de la France libérée. Dans son discours, Wallon revient sur la première *Encyclopédie*, de Diderot et d'Alembert. Il explique que ce n'était pas seulement un inventaire des connaissances scientifiques ; c'était aussi la première attention systématique portée « aux applications de la science, aux métiers, aux procédés de l'artisan, aux techniques manufacturières ». Il insiste sur la technique pour montrer sa capacité de transformation des « conditions de vie ». C'est le travail qui crée le « lien matériel » entre « l'activité spéculative de l'homme et la société dont il fait partie » et qui permet à la connaissance de devenir action sur l'environnement matériel de l'homme, cet environnement ayant un effet de rétroaction sur la manière dont l'homme pense : « L'action de l'esprit sur la matière

par l'intermédiaire de la connaissance, que Descartes avait déjà si audacieusement annoncée, était en même temps l'action de la matière transformée par l'esprit sur la société. Ce dernier terme, la société, que Descartes avait à peu près méconnu, passe au premier plan avec *l'Encyclopédie* et avec les philosophes du 18^e siècle. » C'est pourquoi Wallon plaide en faveur d'une « encyclopédie dialectique », on dirait aujourd'hui interdisciplinaire, qui mêle « sciences de la nature et sciences humaines ¹⁸ ».

Le contexte idéologique de la Libération est à la célébration du rationalisme et de l'encyclopédisme comme figures du progrès. La puissance politique et électorale des Partis communistes européens, après la guerre, vient de la légitimité philosophique que leur confèrent le marxisme, comme vision du monde indépassable, et l'idée républicaine comme antidote à l'ignorance, à l'intolérance et au pessimisme. Pour cette raison, Jean Macé, le pionnier de l'école laïque, est à l'honneur. Des fêtes sont organisées en sa mémoire, le 7 avril 1946 : place Armand-Carrel à Paris, une plaque commémorative destinée à masquer les outrages de la guerre est inaugurée. Maurice Thorez prend la parole : « L'enseignement laïc en appelle à la raison, à la science. En ce sens la doctrine de la laïcité se rattache à la philosophie matérialiste des grands encyclopédistes du 18^e siècle dont l'œuvre révolutionnaire avait préparé les esprits de leur temps à une transformation sociale et politique que l'évolution des rapports de production rendait nécessaire et inévitable. »

C'est une des figures marquantes de la Résistance et du monde universitaire, Marcel Prenant, qui poursuit le projet après la mort de Langevin. Pour lui, ce nouveau mémorial de la science et de la technique « représente pour notre siècle l'effort de rationalisme scientifique qu'avaient entrepris Diderot et les encyclopédistes ». Le mot « renaissance », insiste Prenant, a vocation à « montrer, au lendemain de quatre ans d'esclavage de la pensée, comment la France pouvait renaître et prendre conscience d'elle-même dans la voie que les esprits du 18^e siècle lui avaient tracée ». Dans les conférences de Genève de 1947 traitant du « progrès technique et du progrès moral », il dénonce la technophobie inhérente à la « philosophie de désespoir » du nazisme :

« Je pense surtout à la propagande nationale-socialiste, dénonçant violemment le progrès et les techniques sans âme, qui, disait-elle, réduisaient l'homme allemand à l'état de machine, et préconisant le retour, non pas au Moyen Âge, mais à l'ancienne Germanie. Quand le nazisme eut le pouvoir dictatorial, il fit quelques tentatives en ce sens. La loi du 1^{er} juin 1933, en son article 2, disait : "Tous les travaux doivent être exécutés par les forces humaines, dans la mesure où des moyens auxiliaires mécaniques ne sont pas indispensables, et où l'emploi du travail humain n'a pas pour conséquence un renchérissement disproportionné." Ces dernières restrictions, à elles seules, annulaient à peu près le principe. Le 7 juillet 1933, l'industrie verrière de Thuringe se vit interdire l'achat de nouvelles machines, et tout usage des machines à souffler le verre. L'*Acht Uhr Abendblatt* déclarait à ce propos : "C'est la première fois dans les temps modernes que l'État arrête les bras métalliques de la machine". »

En fait, cette idéologie fasciste anti-technicienne n'alla pas loin, bien qu'elle fût en partie celle de l'État hitlérien. Utopie ou démagogie ? On a oublié aujourd'hui que l'avènement du nucléaire est contemporain du retour en grâce des Lumières, de la raison, de la technique. Les critiques contemporaines de la modernité ont fait oublier que le nucléaire annonçait l'ère de la réconciliation de la science, de la technique et du progrès. L'idéalisation technoscientifique de ce temps n'est pas l'effet d'une obsession de la puissance au service de l'accroissement de la puissance. C'est ainsi que l'on regarde aujourd'hui l'événement Hiroshima, comme volonté de puissance et délire techniciste détaché de toute ambition supérieure qui aurait pu le justifier. La puissance pour la puissance. L'horreur technophilique. L'homme contre l'homme. La « rationalité de la déraison ». Pour ceux qui veulent reconstruire la France à travers la science, il s'agit de borner l'épanouissement de la puissance et de la connaissance et de le subordonner aux intérêts supérieurs de la société et aux valeurs d'un humanisme reconquis par les armes.

La Libération correspond au triomphe de la *raison instrumentale*. La puissance devait être maîtrisée, moralisée. La science devait être utile. La technique devait renouer avec l'humanisme. Avant, on disait : « Pas de technique sans humanisme » ; à présent, on proclame, comme Marcel Prenant en 1948 : « Pas d'humanisme sans la technique. » Le biologiste précise : « Aussi devons-nous affirmer tous ensemble, non seulement du point de vue du bien-être matériel mais du point de vue le plus élevé de l'humanisme, la nécessité fondamentale du progrès technique, et aussi de la recherche scientifique qui, à notre époque plus que jamais, en est le moteur décisif. » Une science en majesté ignorant sa fonction sociale n'était pas bien perçue. Une société qui ignore l'importance de la science et suspecte ceux qui s'y vouent est en danger.

La mission des sciences humaines et sociales est plus que jamais d'actualité : elle est vitale pour la préservation de société démocratique qui ne peut se penser et se vivre sans un retour aux valeurs et aux vertus de la connaissance. Face au déni montant de la raison, c'est son défi./